

AUJOURD'HUI,
NOUS ALLONS DESSINER
LA MORT

WOJCIECH TOCHMAN

AUJOURD'HUI,
NOUS ALLONS DESSINER
LA MORT

Traduit du polonais par Margot Carlier

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Ouvrage publié avec le soutien de la Fondation Leenaards

Titre original : *Dzisiaj narysujemy śmierć*

© 2010, Wojciech Tochman. Tous droits réservés.

© 2014, Les Éditions Noir sur Blanc,
Lausanne pour la traduction française

ISBN : 978-2-88250-338-1

1.

C'est Léonard, son fils, qui va faire le dessin. Elle l'avait mis au monde le premier, avant trois autres. Mais d'abord, la mère doit sortir des ténèbres qui l'avaient engloutie à l'époque. Et dont ses enfants ne se sont extraits que pour tomber dans d'autres ténèbres. Léonard doit d'abord lui permettre d'en sortir, pour se rendre compte qu'elle a existé. Elle sentait l'huile d'eucalyptus, avait une respiration apaisante, des mains chaudes et des genoux confortables. Elle appelait les enfants : mes merveilleuses petites étoiles. Ils étaient trop petits pour protester, lui faire comprendre qu'on ne dit pas cela à des garçons. Elle se prénommaît Glorioso, à la gloire de la mère de Dieu. Ils habitaient dans une maison en pisé, sur une pente verdoyante qui descendait doucement vers le lac Kivu. Le lac Kivu est grand, profond, parfois bleu, parfois noir, mais toujours beau.

Cet avril-là, Léonard avait neuf ans. Aujourd'hui, il en a vingt-quatre et mesure un mètre quatre-vingt-quinze, il a une silhouette mince, un crâne comme celui de Néfertiti, des yeux attentifs et des cheveux courts – à l'époque, un homme de cette apparence n'aurait pas eu le droit de prononcer un mot, ni même de respirer. Pourtant, le père ne fut pas tué à cause de son physique. Ils savaient bien qui il était puisque tous les soirs, depuis des années, ils buvaient ensemble un

verre de Primus ; la taille n'avait aucune importance. « Papa est sorti de la maison avant le crépuscule, en plein soleil. » C'est le souvenir que Léonard garde de lui. Chaque jour, après son travail, il se rendait au *cabaret* (au Rwanda, c'est le nom qu'on donne aux bars et aux auberges), il buvait une bière et rentrait. Bien qu'il ne soit pas rentré à l'heure, ce jour-là, bien qu'il ne soit pas rentré du tout, il est resté dans la lumière. Son fils peut en parler aujourd'hui. Son père avait une petite entreprise, il employait plusieurs personnes, il construisait des maisons pour les gens. Débrouillard, sociable, joyeux. Il disait souvent à ses enfants : Sans papa, ne vous approchez pas du lac.

De sa mère, Léonard ne dit pas un mot. Celle qui lui a donné la vie est-elle effacée de sa mémoire ? Y a-t-il eu une fin, mais pas de commencement ?

Hi, I'm Léo, j'entends cela derrière mon dos, alors que je contemple des visages noirs exposés dans une vitrine. À cet instant, je n'ai nul besoin de compagnie, j'ai besoin de silence. Je veux rester seul avec ceux de derrière la vitre. Ils me regardent. « Ils en ont coupé cinq cents en une journée », me dit Léo. Et c'est la deuxième phrase qu'il m'adresse.

La troisième, la quatrième et la cinquième : « Durant plusieurs jours, leurs corps sont restés à se putréfier sur ce gazon. À présent, ils reposent ici. Parfois, je viens m'asseoir près d'eux. »

C'est ainsi que nous lions connaissance. Dans un campus universitaire, devant une gigantesque dalle de béton recouvrant les ossements des étudiants et des professeurs ramassés dans l'herbe.

J'habite à Gikondo, à cinq minutes en moto du centre de Kigali. La moto, c'est le taxi le moins cher, sept cents francs rwandais pour la course, mon moyen de transport favori : un casque vert sur la tête, le soleil, l'air, le paysage. Les motocyclistes aiment bavarder.

– Mon père voulait que je fasse des études, me dit l'un d'eux, à peine plus âgé que Léonard. Ils ont tué mon père, ils ont tué tous les miens. Pas loin d'ici. Je connais le responsable. Aujourd'hui encore, il habite à côté. Il a fait de la prison. Il est revenu à Gikondo. Il m'a dit en guise de

salut que j'avais bien grandi. Que je ressemblais à mon père. Depuis, il caresse de sa main la tête de ma fille. Il répète qu'elle ressemble comme deux gouttes d'eau à sa mamie. C'est-à-dire à ma mère, à qui il a tranché la tête.

La moto accélère, ses paroles sont emportées par le vent, la nuit tombe.

Allongé dans le noir, je sais qu'il n'y a personne alentour. La maison est une sorte de grande baraque, avec de nombreuses chambres, mais il se trouve que personne ne dort ici aujourd'hui. Tout est désert, silencieux. Combien de mètres séparent ma fenêtre du mur de la chapelle ? Sept ? Douze ? Je vais sortir dehors pour mesurer la distance avec mes pas. J'écarte la moustiquaire, je me lève, mais je ne me dirige pas vers la porte. Je serais obligé de traverser une fois de plus le couloir grouillant d'insectes, j'y renonce donc et m'approche de la fenêtre. Espérant trouver un peu de lumière et la réponse à ma question. Cela doit faire dans les dix pas, pas plus. Mais à quoi me servirait-il de le savoir ? Je vois le nouveau mur clair de la chapelle. Et je vois leurs ombres. À quoi bon savoir si c'était près ? Bien qu'elles ne me soient pas hostiles, j'allume machinalement la lampe. Sur mon bureau repose le catalogue que j'ai pris aujourd'hui au Mémorial. On y aperçoit la photographie d'une fillette. Elle porte une robe blanche à volants et regarde avec confiance quelqu'un qui se tient à ses côtés. Je ne peux savoir de qui il s'agit (sa maman, son papa ?), j'ignore de quoi cette personne avait l'air. La photographie est cadrée de façon à ne montrer que la petite. Elle sourit, fière de poser ses premiers pas. La légende : Aurore, deux ans, brûlée vive dans la chapelle de Gikondo.

Je sais que ses ossements noircis reposent à présent dans une petite tombe, à quelques mètres de moi, derrière le mur sans fenêtre.

Je sais que Léonard a eu beaucoup de chance.

Mais je ne sais pas encore grand-chose sur le « pays des mille collines et du million de sourires ». C'est l'inscription qui figure sur le message automatique du bureau d'émigration de Kigali, qui m'a envoyé par e-mail mon visa rwandais.

Les livres, les rapports internationaux et les recherches sur Google m'apprennent que ce pays montagneux situé en Afrique centrale, de la taille d'une voïvodie en Pologne

(quelqu'un a dit du Rwanda que c'était un « pays de poche »), compte dix millions d'habitants. La plupart vivent à la campagne. Ils cultivent des haricots, du manioc, des patates et du sorgho. Outils agricoles de base : houe, pioche, machette. Richesses naturelles : infimes. Industrie : néant. Le chômage peut atteindre dans certaines villes jusqu'à 80 % de la population. Le budget de l'État est en grande partie subventionné par l'aide étrangère. Une personne sur trois vit ici avec moins de un dollar par jour. Une personne sur deux a moins de quinze ans. Durée moyenne de vie : cinquante ans. Mortalité infantile : cent bébés sur mille. Par ailleurs, sur mille enfants nés ici, plus de cent cinquante meurent avant l'âge de cinq ans. Principales maladies : paludisme et sida. Les malades ne sont pas soignés par des médecins. Dans les dispensaires, il n'y en a pas. Il n'y a que les infirmières, une pour trois mille habitants. Les médecins travaillent dans les rares hôpitaux. Les spécialistes font cruellement défaut. Dans tout le pays, on trouve un seul oto-rhino. Les opérations cardiologiques et oncologiques ne se pratiquent qu'à l'étranger (par exemple, au Kenya ou en Afrique du Sud). Par manque d'argent, le plus souvent, on y renonce. Les dentistes ? Il en existe une dizaine ; ils n'ont en général ni l'équipement ni les produits nécessaires pour prodiguer les soins.

En dépit de tout cela, les institutions internationales de la finance font l'éloge du Rwanda pour le développement économique que le pays avait atteint en l'an 2000. La Banque mondiale le qualifie même de leader des réformes.

La majorité des autochtones, environ les deux tiers, sont catholiques, une minorité de religion protestante ou musulmane. Majoritaires : les Hutus (85 %) ; minoritaires : les Tutsis (14 %) et les Pygmées Twas (1 %).

C'est en gros ce que j'ai appris pour l'instant sur le Rwanda. J'ai appris aussi, d'une tout autre source, que le craquement d'un crâne fendu par une machette ressemblait au bruit sec d'un chou coupé en deux.

Aurore Kirezi, deux ans, de la paroisse de Gikondo. Sa jolie frimousse est à présent accrochée dans le bâtiment du Memorial, parmi d'autres visages d'enfants. Puissamment éclairés par les spots. Ils sont là pour moi aussi. Afin que je les regarde.

Je suis venu ici pour en savoir plus, avant de commencer à parler avec ceux qui ont survécu. Je note les prénoms des enfants, leurs noms de famille et les autres informations placées sous chaque photographie. À propos d'Aurore, je lis qu'elle était une enfant bavarde et qu'elle aimait le lait. Je consigne chaque mot que quelqu'un a apporté ici. Un rescapé qui connaissait bien les petits détails du quotidien. Je lui suis reconnaissant, car il l'a fait aussi pour moi. Pour que j'apprenne les faits et que je me rende compte que je n'ai pas le droit de les garder pour moi. Pour que je raconte ce que je vois et note ici, en ce moment, sans rien censurer. Absolument rien. Pourquoi ai-je envie de tout raconter ? À qui et à quoi bon ? À tous ceux qui diront qu'ils n'étaient pas au courant ? Qu'ils ignoraient la vérité ? Où se situe la frontière entre dire la vérité et épater ? Celui qui me dira : Tu cherches à épater avec la souffrance des enfants, parlera-t-il de moi ? ou plutôt de lui-même : je suis incapable d'accepter ce que tu racontes, tout en moi s'y refuse, j'ai mal au ventre, au bas-ventre.

Mais est-ce une raison pour que je me taise ?

Thierry Ishimwe, neuf mois. Sur la photo, il est posé sur un drap fleuri. Coupé à la machette dans les bras de sa mère.

Françoise Murengezi Ingabire, douze ans. Cheveux courts, grand sourire. Elle aimait nager, manger des œufs, des chips, et boire du Fanta Tropical. Coupée.

Bernardin Kambanda, dix-sept ans ; sur la photo, il doit être plus jeune. Menu, il a le regard confiant et les oreilles décollées. Droit comme un I, vêtu d'un uniforme d'écolier (était-il bon élève ?), il pose pour la photo. On avait dû lui dire que c'était un moment solennel et qu'il fallait éviter de sourire, aussi s'efforce-t-il de rester sérieux. Abattu à coups de machette.

David Mugiraneza, dix ans ; sur la photo, il porte une chemise blanche avec un petit col. Le menton posé sur sa main, il a l'air d'un intellectuel. Il disait qu'il allait devenir médecin. Torturé à mort.

Fidèle Ingabire, dix ans (Léonard en a neuf). Une balle dans la tête.

Ariane Umutoni, quatre ans (comme le frère de Léonard). Un couteau planté dans les yeux.

Fillette Uwase, deux ans. Écrasée contre un mur.

Avant de mourir, les enfants avaient dû regarder leurs mères se faire violer (les petits-enfants, leurs grands-mères). Les maris regardaient leurs femmes se faire violer (les grands-pères, leurs petites-filles). Ils voyaient qu'on leur enfonçait des bouteilles entre les jambes. Ce fut la façon la plus courante de tuer les femmes tutsies : un coup dans le ventre, ou plus bas. Avant de rendre l'âme, elles regardaient mourir leurs enfants. Les pères aussi.

Au Mémorial de Kigali, je contemple leurs photos. Je fixe les yeux des adultes. Ils ne s'attendent pas du tout à ce qui va arriver. Des centaines de photos d'avant le génocide sont accrochées sur des fils de fer. Des photos en couleurs et en noir et blanc : mariages, noces, baptêmes, à l'école, au travail, en vacances. Des poses figées ou naturelles. Sur les photos, les hommes sont habillés à l'européenne, ils portent des costumes, des cravates, des jabots et des gilets, parfois des vêtements de sport ou des habits de travail. Couples, frères et sœurs, parents avec enfants, grands-parents avec petits-enfants. Des visages souriants, sérieux, amoureux, chagrins, songeurs, étonnés. Ils nous regardent. Mais ils ne savent pas qu'un tel musée s'ouvrira à Kigali et qu'ils y seront suspendus à un fil, comme du linge mis à sécher. Que dans la pièce voisine, de grandes vitrines contiendront leurs habits, leurs crânes mutilés, disposés soigneusement en rangs, avec un peu plus loin des centaines d'os : leurs humérus, leurs tibias, leurs fémurs. Et que tel sera leur repos éternel. Ici ou dehors, dans les jardins du Mémorial, sous les énormes dalles de béton, dans des tombes de plusieurs centaines de mètres cubes chacune. Environ deux cent cinquante mille personnes y sont enterrées. Cela représente le quart de tous les tués de 1994 au Rwanda. Leurs corps ont été retrouvés durant les quinze dernières années, dans des fossés, dans des latrines, dans des décharges, ou dans des églises. Des corps ou des morceaux. On les dépose dans des cercueils modestes. Des milliers de cercueils. Ces enterrements se font encore. Un seul cercueil peut contenir les restes de cinquante personnes. Durant cent jours, on a tué ici dix mille personnes par jour, quatre cents par heure, sept par minute. Le « pays des mille collines et du million de sou-

rires » s'était soudain transformé en un pays au million de cadavres putréfiés.

C'est ce que j'apprends en l'espace de deux heures au Mémorial de Kigali. Est-ce que ces informations me suffisent ? Est-ce que je peux rentrer chez moi maintenant ? L'avion de Brussels Airlines me conduira directement à Bruxelles en quelques heures. Que puis-je apprendre encore ici ? Aurore Kirezi, deux ans, en petite robe... j'ai noté. Qu'est-ce qui me retient encore ici ? Françoise Murengezi Ingabire, douze ans, elle aimait les chips et le Fanta Tropical... j'ai noté. Qu'est-ce que j'espère découvrir encore, quel tabou effleurer ? Quelle peur éprouver ? Quelle limite franchir ? Et pourquoi ?

De la plupart d'entre eux, il ne reste aucune trace, pas de photo, pas de nom. Des familles entières ont été abattues à la machette, il n'y a parfois personne pour se languir d'eux, pour rechercher les disparus. Personne pour s'en souvenir.

Léonard fait partie des centaines de milliers d'enfants dont les parents ont été tués à l'époque. Il est aussi l'un de ces milliers d'aînés de fratries qui ont survécu. Chef de famille, à neuf ans. De qui se souvient-il ? De quoi ?

Qu'a-t-il gommé de sa mémoire ou enfoui au plus profond de lui, se persuadant que ces choses-là n'occupaient plus son esprit ? A-t-il gardé des souvenirs de sa vie d'avant ? Un objet ayant appartenu à ses parents ou une photo d'eux ? Non, il n'a rien de tout ça. Leurs visages sont-ils restés nets ? Pourquoi le lui demander ? Cherche-t-il leurs corps ? Non, il ne les cherche pas, il n'a aucun espoir de les retrouver, et encore moins de pouvoir les identifier.

Comment parler avec Léonard ? Le mot « mère » ne sort pas de sa gorge. Maman, encore moins. Elle s'appelait Gloriose, mais je ne l'apprendrai que des mois plus tard, à l'occasion d'une demande de visa où il faut inscrire les prénoms des parents. Que s'est-il passé ce soir-là, en avril, dans leur maison au bord du lac Kivu ? Quand consentira-t-il à m'en parler ? Quand s'y est-il rendu pour la dernière fois ? Et pour faire quoi ? Pourquoi est-ce si important pour moi de le savoir ?

À présent, Léonard est étudiant en droit à l'université de Butare. Il peut faire des études grâce à une bourse que le gouvernement du Rwanda accorde aux orphelins de 1994.

C'est suffisant pour se payer une chambre d'étudiant et une poignée de haricots à la cantine. Ou une gamelle de pommes de terre. Deux fois par jour, il n'est pas à plaindre.

Au bureau de l'association étudiante « Enfants rescapés du génocide », dans une pièce minuscule à proximité de l'énorme tombeau de ceux qui n'ont pas pu être sauvés, il y a quelques amis de Léonard. Ils sont grands, sentent bon, portent des chemises bien repassées et des jeans, leur aspect soigné attire le regard. Certains ont des cicatrices au front, sans doute l'assassin n'a-t-il pas réussi à porter son coup de machette avec suffisamment de précision ou de force, et l'enfant ensanglanté a-t-il réussi à s'enfuir.

Pour faire partie de l'association, il faut présenter un certificat de la commune attestant de sa survie. À l'université de Butare, l'association compte mille cinq cents membres : orphelins, demi-orphelins, et ceux – peu nombreux – qui ont toujours leurs deux parents.

Les camarades de Léonard racontent où ils habitaient, comment s'appelaient leur père et leur mère, de quelle façon ils ont été tués. Plus d'une fois, ils ont témoigné devant des gens venus d'Europe, ils ont l'habitude. Car il faut en parler aux Européens. Et aussi aux Américains. Ils parlent donc de leurs sœurs et de leurs frères – qu'on avait noyés dans une fosse à purin, et dont il leur avait fallu voir la souffrance depuis leur cachette, sans bouger, sans faire de bruit. Il pleuvait.

Peu à peu, moi aussi je m'habitue. J'écoute et je me dis : Je n'entendrai jamais rien de plus cruel, l'être humain n'a rien pu inventer de pire. Mais non. Ce que je viens d'entendre aujourd'hui n'est rien comparé à ce que j'entendrai demain. Ce que j'écris maintenant n'est rien comparé à ce que j'écrirai plus tard.

Le témoignage de Léonard (que j'appellerai premier témoignage de Léonard) n'est pas trop dérangent : court, succinct, décousu par moments ; les mots sont souvent dépourvus de terminaisons, ils dessèchent les muqueuses, de sorte que chaque phrase est séparée de la suivante par une déglutition de salive, les phrases se rompent, et il est parfois difficile d'en deviner le sens, d'entendre. Je dois donc lui demander de les répéter plus fort.

– J'ai couru.

« J'ai essayé d'éviter les Hutus.
« J'étais petit.
« Mes frères encore plus petits que moi.
« Affamés.
« Trois, c'est-à-dire deux. Avec moi.
« J'ai trois frères.
« Deux mois dans la brousse.
« Des journées entières dans les mêmes buissons, sans rien à boire.

(Comment faire caca dans un endroit où il faut rester douze heures durant ; pour aborder ce genre de sujet, il va me falloir patienter deux ans.)

« On changeait d'endroit la nuit.
« On mangeait de la charogne trouvée. Du chien, j'espère.
« Mon père construisait des maisons.
« On a été placés dans un orphelinat.
« Il aurait dû être enterré comme un humain, pas comme un chien.

Comme tous les survivants, Léonard n'aime pas les chiens.

Dans la soirée du 6 avril 1994, un avion fut abattu au-dessus de la ville. Il transportait le président du Rwanda. Aujourd'hui encore, on ignore qui se cache derrière cet assassinat. On sait seulement comment il fut interprété : les Tutsis ont tué notre président !

Il n'existe pas de livre sur le Rwanda qui n'ait pas cité ce fait. Parce que ce fut le point de départ. Le signal pour déclencher l'impensable. Personne n'aurait pu imaginer ce qui allait se passer ici durant les cent jours suivants. Ni les futures victimes, ni même leurs bourreaux. Bien que, depuis plusieurs mois, ces derniers aient entamé des préparatifs ; la radio¹ qualifiait les Tutsis de cancrelats. Les Hutus ne devaient

1. La radio était et demeure le média le plus populaire au Rwanda. Cela s'explique par une distribution de la presse et un lectorat insuffisants (un journal coûte cher, et le pays compte encore beaucoup d'analphabètes), ainsi que par un accès limité à la télévision. Les gens n'ont pas les moyens de s'offrir un téléviseur, et encore moins un ordinateur avec accès Internet. Nombre de foyers n'ont d'ailleurs pas l'électricité. Les gens se déplacent donc avec une radio portable, à piles, souvent de grande dimension. Dans un pays où presque personne n'avait autrefois de téléphone fixe, tous

voir en leurs voisins que de la vermine rampante. Elle constitue une menace, mais on peut la tuer. D'un simple geste. C'est pour cette raison qu'avec l'argent de l'État on fit venir de Chine des conteneurs remplis de machettes luisantes et bon marché. Des listes de Tutsis furent dressées. Mais aussi des listes de Hutus considérés comme modérés, dont on pensait qu'ils allaient s'opposer à ce qui avait été planifié.

À l'initiative du clan familial du président, les milices *interahamwe* furent créées. S'y enrôlèrent des gens simples : ouvriers, paysans, chômeurs. *Interahamwe* signifie « unité ». Ou « ceux qui combattent ensemble ». Des milliers de Hutus, puis des centaines de milliers, se sont unis autour d'un même objectif : faire disparaître les Tutsis de la surface de la terre.

Les Hutus ? Les Tutsis ?

Quinze ans après le génocide, ces mots sont interdits, tabous. Il n'y a pas de Hutus, il n'y a pas de Tutsis, il existe un seul peuple rwandais. Il n'est pas permis de demander : « Tu es quoi ? », car cela n'a aucune importance, ou plutôt ne devrait plus en avoir. Tous sont égaux, tous sont pareils. C'est ce que veut le président, telle est sa politique officielle de réconciliation. De façon non officielle, lorsque je rencontre quelqu'un au Rwanda pour la première fois, je sais au bout de cinq minutes qui il est. Car il trouve toujours un prétexte pour glisser, comme par hasard, qu'il est tutsi. Quand il ne dit rien, cela signifie le plus souvent qu'il n'est pas tutsi.

La première chose qui saute aux yeux au Rwanda, c'est la promiscuité. Non pas le soleil, ni la lumière. Mais la promiscuité. On peut le formuler autrement : la proximité. Partout, des gens. Des groupes de gens, des attroupements, des foules. Or le pays est petit, trop petit. Et il n'y a pas assez de terre nourricière. La moitié du Rwanda, ce sont des montagnes qu'il est impossible de peupler. On est donc trop à l'étroit dans les vallées. Dans chaque village, des masses de gens se déversent sur la grand-route boueuse, du matin au soir. Certains vont par-ci, d'autres par-là, d'autres encore se tiennent immobiles.

ont aujourd'hui un portable, même les plus démunis. Trois opérateurs se partagent le marché au Rwanda. Un téléphone portable peut s'acheter six cents francs rwandais (huit euros). Pour cent francs, il est possible de le recharger chez une personne qui a le courant.

L'un vend, l'autre achète, il y en a qui poussent des vélos : qui avec un jerrycan d'*urwagwa*, qui avec des bananes pour fabriquer de l'*urwagwa*, qui avec un sac de sorgho, car avec du sorgho aussi on peut produire de l'alcool. La foule se presse comme au carrefour de la rue Marszałkowska et de la rue Świętokrzyska à Varsovie, ou bien comme sur la Fifth Avenue, les Champs-Élysées ou le Ku'damm. Seules les maisons sont différentes : de plain-pied, misérables, construites le plus souvent avec des briques d'argile séchée, rouges ou couvertes d'un crépi gris. Mais la grisaille ne se voit pas ici, parce que les gens, les femmes surtout, n'ont pas peur des vêtements colorés et ressemblent souvent à des papillons multicolores : les Hutus, les Tutsis et les Twas.

Celui qui croit qu'il s'agit de trois tribus distinctes a tort. Ce fut peut-être le cas des siècles auparavant, tout au début, voire avant le début, à l'époque où le Rwanda n'existait pas encore. Mais depuis plusieurs centaines d'années, c'est une seule ethnie, un seul peuple *banyarwanda*. Tous parlent la même langue, partagent la même croyance, mangent les mêmes aliments, construisent leurs enclos et leurs demeures de la même façon. Sur la même terre.

D'où vient donc cette division ? Selon les critères – anthropologiques, historiques ou politiques – la réponse variera.

Ici, il n'existe pas de peinture ancienne, ni de sculpture ou de littérature, mais il existe bien une parole ancienne. Les Rwandais ont développé à la perfection l'art de l'oralité, celui de raconter des fables, des mythes et des légendes¹. Ainsi, nous savons que ces trois noms, ou plutôt ces trois prénoms, Gahutu, Gatutsi, Gatwa, existent depuis aussi longtemps que la langue *kinyarwanda*. Les trois fils du premier homme, issus de la même semence, du même sang.

Dieu – *Imana* – avait longtemps réfléchi avant de décider auquel des frères conférer le pouvoir. Il les avait soumis à de nombreuses épreuves afin d'évaluer leur intelligence, leur ingéniosité, leur sens des responsabilités et leur courage. C'était toujours Gatutsi qui se révélait le meilleur. Dans

1. Dans son excellent livre *Azania Zamani* (1978), Eugeniusz Rzewuski cite nombre de mythes, de légendes et de récits oraux rwandais. En écrivant sur les Hutus et les Twas, je m'inspire souvent de son ouvrage.

plus d'un mythe. Répétés ici durant des siècles, les mythes perpétuaient la structure féodale du Banyarwanda. Nous y apprenons que les frères n'étaient pas tous pareils. Appartenir aux descendants de Gahutu, de Gatutsi ou de Gatwa, c'était comme une carte de visite. Cela ne déterminait pas seulement les origines, mais aussi la façon de vivre et de travailler, la façon d'être, ou plutôt de se comporter, d'agir lors d'un jeu ou d'un combat. Pour résumer : les Tutsis sont des éleveurs de bétail, des bergers, c'est l'aristocratie, la cour royale. Brillants et distingués, ils sont venus sur ces terres pour obéir à la volonté de Dieu (d'après certaines légendes, les premiers Tutsis sont arrivés sur terre directement du ciel). Ils apportèrent la culture et le progrès, aussi les paysans et les cueilleurs qui peuplaient déjà ce territoire n'eurent-ils d'autre choix que d'accepter leur domination.

De nombreux livres sur le Rwanda en témoignent, mais il faut le répéter : les rois du Rwanda – les *mwami* – furent toujours des Tutsis. Depuis au moins le XI^e ou le XII^e siècle, d'après certains chercheurs, depuis le règne de Gihanga, le fondateur de l'État et l'initiateur de l'élevage des vaches. La plupart des historiens penchent toutefois pour la théorie selon laquelle les Tutsis sont arrivés ici depuis le territoire de l'Éthiopie actuelle, au XV^e siècle, en suivant le cours du Nil. Ils ont amené les vaches avec eux.

Quoi qu'il en soit, durant au moins les cinq derniers siècles, les vaches symbolisèrent la force et le pouvoir au Rwanda. Pas la lance ni la machette, mais la vache. Selon la tradition, jusqu'à la chute du royaume à la fin des années 1950, toutes les vaches du pays appartenaient au roi. Dans la pratique, les troupeaux appartenaient à des seigneurs tutsis. Les Hutus étaient leurs vassaux.

Les Hutus sont des paysans. Ils labouraient la terre. Eux aussi étaient venus d'ailleurs, sans doute même avant les bergers tutsis, bien que ce ne soit pas certain, dans les tout premiers siècles de notre ère. Plus tard, quand les bergers sont arrivés avec leurs vaches, les Hutus les ont prises en location. Le berger tutsi était le patron du Hutu. Il offrait au paysan la protection et la stabilité.

Et puis les Twas, les premiers sur ces terres, paraît-il, les autochtones, très peu nombreux, récoltant le miel dans la

forêt et, en dehors, potiers, valets de ferme, serviteurs. Ils furent aussi, bien après l'arrivée des missionnaires blancs au Rwanda, les bourreaux des jeunes femmes qui avaient le malheur de tomber enceintes alors qu'elles n'étaient pas mariées. Dans les environs de Kibuye (nous irons là-bas avec Léonard pour une tout autre affaire), une petite île déserte et nue, l'île des Jeunes Filles, surgit du lac Kivu. C'est là, dit-on, que jusque dans les années 1970, des jeunes filles débauchées, répudiées par leur famille, étaient conduites par un maître de cérémonie et bourreau twa. Tel un Charon dans une barque. Elles y mouraient sur les rochers nus, de faim et de chaleur.

L'élimination des femmes tombées enceintes hors mariage fut pratiquée dans les trois groupes. Cette coutume, comme des milliers d'autres, était suivie indifféremment chez les Hutus, les Tutsis et les Twas. Une seule communauté, une seule nation. Mais divisée (c'est ainsi que nous le dirions en Europe) en plusieurs classes ou couches sociales¹. Et non en tribus.

Il existait, bien que rarement, des familles de Hutus et de Twas qui gravissaient les échelons de l'échelle sociale pour, au final, devenir Tutsis. Le plus souvent, jusqu'au génocide de 1994, c'était à la faveur d'un mariage mixte. De ces unions naissaient des enfants qui héritaient de leur père leur appartenance au groupe : c'est une évidence au Rwanda que personne ne conteste. Il est donc possible d'imaginer une femme tutsie ayant donné naissance à des enfants hutus, car elle les avait eus d'un mari hutu. On peut imaginer que, des années plus tard, elle soit devenue grand-mère. Ses petits-enfants seraient hutus (s'ils étaient nés de son fils) ou bien tutsis (si son gendre était un Tutsi). Un tel mélange générationnel n'est pas une exception au Rwanda. Il arrive aussi qu'une femme tutsie ait un enfant avec un Hutu et un autre avec un Tutsi. En 1994, il y eut, paraît-il, des cas où une mère folle de haine livrait un de ses enfants aux assassins, tandis que ses autres enfants – des Hutus – en étaient témoins.

1. Dans « Conférence sur le Rwanda », publié dans *Ébène* (Paris, Plon, 1988), Ryszard Kapuściński préfère une analogie avec l'Inde. Selon lui, les Hutus, les Tutsis et les Twas sont des castes.

C'est une erreur de croire que les Tutsis ou les Hutus ainsi mélangés présentent encore des traits anthropologiques typiques. Beaucoup soutiennent pourtant, comme les colonisateurs, que les premiers sont clairs, grands et minces, alors que les seconds, au contraire, sont plus foncés, trapus et petits. Attention ! On peut se tromper. Innocent, par exemple, qui partage avec Léonard sa chambre à la résidence universitaire, a le teint foncé, il est petit et menu. D'aucuns diraient : un Twa de souche. Sauf qu'Innocent est un Tutsi, et personne dans son entourage n'a le moindre doute là-dessus. Ce qui ne signifie pas que, ce printemps-là, son physique ne l'ait pas aidé à survivre. Peut-être Innocent n'eut-il aucun mal à persuader des tueurs inconnus qu'il était un enfant twa, obtenant ainsi le droit de vivre. S'il était tombé sur des gens qui le connaissaient, ses explications n'auraient servi à rien.

Léonard ne pose aucune question à Innocent à propos de cet avril-là. Les camarades de Léonard ne lui demandent pas comment il a survécu.

La chambre de Léonard est à l'image de la promiscuité rwandaise. Tout comme les chambres des autres étudiants. Trois mètres sur quatre, deux lits étroits et quatre garçons. Ou pire encore : quatre mètres sur quatre, trois paires de lits superposés, et deux jeunes filles pour chaque couchage, c'est-à-dire douze dans une chambre aussi exigüe. Ils n'ont pas le choix. L'État rwandais ne peut pas se permettre d'offrir à Léonard un moment d'intimité rien qu'à lui. À l'orphelinat, c'était le quotidien : à l'étroit de jour comme de nuit, au milieu des enfants. À l'université, la promiscuité commence dès le matin : Léo est réveillé par la respiration d'un colocataire ; il ouvre les yeux, son visage se trouve à quelques centimètres de celui de son voisin ; il se brosse les dents au-dessus d'un lavabo, derrière une mince paroi lorsqu'un fait ses besoins, la porte des toilettes ne ferme pas bien, et l'on aperçoit celui qui est en train de s'accroupir au-dessus du trou ; la douche aussi est collective : impossible de ne pas frôler le derrière de l'autre ; sur le chemin de l'université, en cinq minutes il dit au moins trois cents fois *amakuru* – comment vas-tu ? ça va bien ? En cours, il est difficile de